

La Revue politique et  
littéraire : revue des cours  
littéraires...

| . La Revue politique et littéraire : revue des cours littéraires....  
1922.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

# REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG FONDATEUR 1863

PAUL FLAT DIRECTEUR 1908-1918

DIRECTEUR PAUL GAULTIER

N° 2

60<sup>e</sup> ANNÉE

21 JANVIER 1922

## LETTRES INÉDITES D'ERNEST REYER

Ernest Reyer qui fut une des plus curieuses physionomies parisiennes, a été étudié de très près comme compositeur intransigeant et comme critique musical un peu rude dans sa sincérité. Mais il est mal connu comme épistolier. Or, toute la vivacité d'esprit, l'ironie un peu hautaine, le mordant de l'expression qu'il mettait dans sa conversation, on les retrouve dans ses lettres intimes, avec je ne sais quoi de malicieux, de bourru parfois, de comique aussi. Ce convaincu, ce tenace, cachait d'ailleurs sous ses boutades satiriques une âme exquise et des qualités de fin psychologue.

En réunissant des fragments de correspondance qui vont de 1865 à 1892, j'ai voulu montrer un Reyer très original dans sa façon de voir et de sentir, un esprit très indépendant et très spontané. Que, mûr déjà, à 42 ans, il écrive d'Italie à Du Locle, son collaborateur pour *Sigurd* avec Edouard Blau (baptisé Baül dans l'intimité), ou, après avoir été nommé bibliothécaire de l'Opéra, par décret du 16 mai 1866, qu'il confie ses impressions à Perrin, Directeur de l'Académie Impériale de Musique, qu'il se fasse narrateur caustique ou qu'il se laisse aller à la vivacité de son caractère, il donne toujours une juste idée de son tempérament impulsif.

Il était intéressant de posséder, par lui, la preuve que, dès 1865, il travaillait à *Sigurd*, point essentiel qu'aucun de ses biographes n'a-

vait pu fixer jusqu'ici. On savait que de fréquentes querelles éclatèrent au cours d'une longue gestation, entre le musicien et son principal parolier et qu'un beau jour, en 1869, excédé par les exigences d'un artiste qui n'entendait faire aucune concession au goût du public, non plus qu'aux traditions théâtrales, Du Locle avait renvoyé purement et simplement à Reyer tout le bagage de *Sigurd*. Mais on ignorait ce qu'une pareille extrémité, venant d'un homme patient, avait pu produire sur l'âme impérative du compositeur, et ce n'est pas sans étonnement qu'on le voit mettre une sourdine à sa riposte. Blessé dans son amour-propre, mais ne voulant rien laisser deviner de son amertume, il fuit Paris, se réfugie au Champ-du-Feu, dans le Bas-Rhin, et compte sur la diplomatie de son ami Charles Nutter, l'archiviste, dont l'activité, le goût des recherches et la culture intellectuelle lui sont si précieux, pour ramener Du Locle à des sentiments tempérés.

Les deux collaborateurs sont réconciliés lorsque la guerre de 1870 éclate. Nous sommes au 29 juillet. Le musicien, dans sa retraite, conserve un calme extraordinaire. Malgré la débâcle soudaine et ses conséquences, il demeure optimiste.

A ce propos, je possède la preuve que, par un singulier tour d'esprit, presque tous les compositeurs de la fin du Second Empire, et Reyer en

particulier, se montrèrent d'une tiédeur patriotique ressemblant à un détachement complet du drame terrible qui allait précipiter Paris dans la guerre civile et toute la France dans la douleur de la défaite. Vues sous ce jour, certaines lettres de Reyer sont vraiment typiques.

Enfin, j'ai tenu à montrer aussi le musicien vieillissant, devenu plus amer, bien que rieur encore et tout occupé de *Salammbô*. A travers cette correspondance on apprendra à connaître mieux l'homme dans l'artiste.

Martial TENEO.

Bibliothécaire de l'Opéra

#### LETRE A DU LOCLE.

Hôtel Diomède,  
à l'entrée de Pompeï (1865).

« Mon guide m'ayant lâché une heure avant le départ du train, mon cher ami, je profite de ce premier loisir pour vous souhaiter le bonjour et vous dire que jusqu'à ce jour l'Italie m'est apparue sous son aspect le plus maussade. Je veux bien, comme on me l'a dit, que la pluie, le vent et la neige, en cette saison, soient une exception, il n'en est pas moins fort désagréable pour moi d'être arrivé à Naples pour m'y enrhummer et de n'avoir pu m'arrêter, ni à Modène, ni à Parme, ni à Faenza où sont les plus belles filles d'Italie. J'ai bien envie de les voir, ces belles filles, pour me faire un peu oublier les pruneaux barbus que j'ai rencontrés jusqu'ici sur ma route. A la Pergola, je pousse un cri d'admiration. — J'avais aperçu dans une loge le plus pur, le plus frais, le plus blond de tous les visages. — Je demande le nom de la jeune prsonne au voisin complaisant qui m'avait offert sa lorgnette. — C'était une Allemande ! Mlle de Turkheim. — son père a un château dans les Vosges à dix minutes d'Heibgenstein. — Le castel me semblait beau, mais qu'est le castel à côté de la châtelaine ! — Hier, je dîne au Café Reale à côté d'une ravissante créature, — c'est une parisienne pur sang.

« Si la belle Italienne existe réellement, il faudra bien que je la découvre, mais je suis trop sûr. hélas, que grande dame ou bourgeoise, elle sera vêtue à l'avant-dernière mode et que fille du peuple ou fille des champs elle aura des mitaines et une crinoline ridicule. Le costume n'existe plus que pour quelques modèles que l'on

voit rôder dans les environs de la villa Médicis.

« Et la musique ! Ah ! mon cher, si vous n'aviez vu au parterre du Carlo Felice, à côté de deux militaires qui se racontaient à haute voix des cancans de caserne pendant qu'on jouait *Macbeth* del maestro cavaliere Verdi ! Puis le ballet est venu et tous, avec une unanimité parfaite, ils ont sifflé la danseuse que j'avais bien envie d'applaudir parce qu'elle était fort grasse et qu'elle écartait les jambes prodigieusement. On dit que Verdi a refait presque tous les morceaux de *Macbeth* pour le Théâtre Lyrique. — Presque tous, ce n'est pas assez. Vous ne pouvez rien vous imaginer de plus plat et de plus grossier que cette partition. Il faut vraiment toute l'imagination de Carvalho pour y trouver le plus petit élément de succès. — Après cela, vous me direz que le public, qui a déjà vu des vaisseaux s'engloutir, n'a pas encore vu de forêt marcher. La raison est bonne et je n'en veux pas d'autre. — Ces malheureux fumistes sont trop occupés de l'amitié italienne, et Verdi aura été le dernier compositeur de la décadence. — J'aimais beaucoup l'Allemagne, aujourd'hui je la vénère et je n'aspire qu'à la revoir. Resterai-je à Rome, je n'en sais rien encore, — j'y ai trouvé cependant un charmant garçon qui me servira de cicerone à mon retour. En quarante huit heures je n'ai pu voir que Saint-Pierre et le palais de l'Ambassade française, Baudry et Victor Sieg, premier prix du Conservatoire pour avoir fait une Cantate intitulée *Ivanhoé*, — vous vous en souvenez, n'est-ce pas ?

« Où en êtes-vous, mon cher ami ? à mes romances ? et les deux actes à retoucher ? — Ecrivez-moi, je vous prie, sous le couvert de M. le baron d'Ideville, secrétaire de l'ambassade française à Rome (sans affranchir) et mes lettres vous parviendront à l'avenir franco par la voie de l'ambassade... Je vous serre la main, mon cher ami, et j'attends des jours plus sereins pour revenir un peu sur ma première impression ».

#### LETRE A DU LOCLE.

Florence, 18 mai 1865.

« Avant de quitter Rome, j'ai fait un petit tour dans les environs et je suis allé jusqu'à Palestrina, Subiaco, etc. — J'étais à pied, seul, et je ne me suis pas ennuyé un seul instant.

Le soleil était chaud : je me suis entouré la tête d'un voile blanc (en prose on dit une serviette), — j'ai sué beaucoup, je me suis égaré quelques fois, j'ai mangé des choses immondes, mais j'ai vu un pays admirable et j'avais le cœur bien gros quand j'ai quitté Rome. Vous me l'aviez dit, mon cher, — quand on y a été on veut y revenir et j'y reviendrai. L'exemple de Liszt ne me donne aucune crainte : je vivrais très bien à Rome sans être tenté par la soutane ou le chapeau de Basile. Quel effet a produit à Paris la transformation du virtuose en abbé? — On a dû rire et on a eu tort. J'ai deviné son projet en lui disant la première fois que je l'ai vu ainsi travesti : « buon giono, signor Palestrina ». Rêver la régénération de la musique d'église est assurément un beau rêve, mais il faut être capable de le réaliser.

« Les fêtes du Dante ont été ce qu'elles devaient être : un encombrement général. — La Ristori, Rossi et Salviani, les trois plus grandes étoiles de l'art dramatique en Italie, se sont es-crimés à qui mieux mieux sur le théâtre Pagniano et l'enthousiasme a jailli du sein de la multitude. — La partie musicale a été d'un plat dont vous ne pouvez avoir aucune idée. — Si vous voulez, à mon arrivée à Paris, je vous régalerai de quelques fragments de la Cantate du maestro Crusticelli, — c'est le sublime du grotesque. — Au bal des Uffizzi les hommes ont dansé entre eux, — quelques femmes fort jolies circulaient tout autour et semblaient prendre un plaisir médiocre à cette scène de pédérastie chorégraphique.

« Je resterai encore ici un ou deux jours, puis j'irai voir Sienna, Lucques et Pérouse. Comptez bien que du 1<sup>er</sup> au 8 juin je vous demanderai une place dans votre loge pour voir jouer *l'Africaine*; un de mes grands regrets est de n'avoir pas assisté à la première représentation. M. Perrin a une part trop grande dans ce magnifique succès pour que je manque de l'en féliciter... Vous ne me dites pas un seul mot de *Sigurd* et rien non plus de mes romances Travaillez-vous ? Si vous ne me réveillez pas de temps en temps, je finirai par m'endormir ».

LETTRÉ A PERRIN

Venezia la Bella, 7 décembre 1866.

Mon cher directeur, j'ai passé le Brenner avec deux pieds de neige. C'était un beau spectacle,

mais cela m'a fort enrhumé et je n'ai pas osé revenir à Paris pour y éternuer. Alors je suis allé à Venise où j'ai trouvé le ciel pur et la douce température qui me conviennent actuellement. Vous m'approuverez, je l'espère, de n'avoir pas compromis ma santé par un prompt retour. — Le travail qui m'attend n'exige pas seulement du soin et du zèle ; il veut aussi que les muqueuses soient en bon état. C'est l'affaire de quelques jours, — après-demain je dirai adieu à l'Assomption du Titien, à la Vierge de Jean Bellin, aux belles Vénitiennes qui ont, en général, les épaules larges, la taille élégante et la poitrine bombée, — et aux petits marchands d'allumettes qui vous offrent très courtoisement leur marchandise et leurs bons offices. Je crois qu'ils vivent beaucoup plus de ceci que de cela, mais je n'en puis parler par expérience. — Peut-être dirais-je le contraire si j'écrivais à Du Locle. — J'ai vu Strasbourg et Salzbourg, Munich, Lintz et les montagnes du Tyrol; j'ai vu bien d'autres villes et d'autres paysages tout le long de ma route, mais lorsque je suis arrivé à Venise, il m'a semblé que je n'avais rien vu et que je voyais toutes ses merveilles pour la première fois. Malheureusement le consul de France, Léon Pillet, est malade et cela donne un air de tristesse à la ville, à moins que ce ne soit le départ des Autrichiens. Les bourgeois et le peuple crient bien fort qu'ils ne les regrettent pas, et cependant je n'en crois rien. On compte encore ici par kreutzers et par florins et l'on n'est pas mal accueilli du tout dans les boutiques où l'on demande en allemand un objet de verroterie ou un peu d'alun dans une petite boîte... Quant aux seigneurs vénitiens qui ont des palais sur le Grand Canal, le départ des habits rouges a tari la source la plus claire de leurs revenus, car les voilà maintenant rentrés chez eux, après un long exil, et ils ne peuvent plus, comme par le passé, montrer pour de l'argent les somptuosités et les curiosités de leurs demeures. Les suisses de ces palais que la domination de l'Autriche et l'exil de leurs maîtres avaient transformés en cicéronnes ont brisé leur tire-lire et repris la hallebarde. Mais il faut croire que les descendants des Doges et des patriciens sont bien dégénérés, car on n'entend d'autre musique sur le grand Canal que le chant monotone du gondolier qui passe et les fêtes de nuit sont données de sept heures à huit heures (tous les soirs) par la musique d'un régiment (un reggimento) qui joue des airs du *Trouvère* et de *Simon Boccanera* sur la place Saint-Marc. Ce n'est assurément pas à cause de cela que je voudrais passer mon hiver à Venise.

— Ce n'est pas cela non plus, mon cher directeur qui me fera partir après demain. C'est le désir de vous revoir et de vous renouveler verbalement l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués. »

(A suivre).

## DU JAZZ-BAND AU ROMAN NÈGRE

Ga'nza.... ga'nza..... ga'nza..... ga'nza  
On ne l'est qu'une fois dans sa vie.  
A nous, femmes!..... A nous, hommes!  
A présent, vous êtes ga'nzas.  
Ga'nza..... ga'nza .... ga'nza..... ga'nza.

L'Académie Goncourt vient de couronner un roman nègre. « Véritable roman nègre » porte *Batouala* sur sa couverture. Mention superflue! Il suffit d'ouvrir le livre : on s'en aperçoit tout de suite. Pour un roman nègre, *Batouala* est un roman nègre; il l'est à fond, dans toute l'acceptation du mot. Il ne l'est pas seulement parce que, comme le *Romulus Coucou* de Paul Reboux ou le *Visage de la Brousse* de Pierre Bonardi, il met des noirs en scène, ni parce que son auteur, M. René Maran, est un noir authentique. Il l'est encore et surtout — c'est la nouveauté — parce qu'il est écrit et pensé en nègre. Ce roman est le plus beau spécimen de littérature nègre en langue française que nous puissions souhaiter.

Il fallait s'y attendre. Après l'invasion dans nos orchestres de cette cacophonie épileptique où se heurtent les meuglements des trompes d'automobiles et les hurlements de moricauds en délire qu'on nomme jazz-band ; après les expositions de puérils dessins et d'informes statues nègres, le roman nègre devait avoir son tour.

Nous y sommes. Et je vous prie de croire que nous y sommes en plein. *Batouala* ne se contente pas de faire parler et agir des nègres, de nous décrire leurs gestes et leurs cérémonies ; il est un parfait exemplaire de l'art et de la pensée nègres.

L'action est rudimentaire et brutale. Un nègre, Batouala, est trompé par l'une de ses femmes. Il veut tuer le séducteur Bissibingui, mais est tué par lui. Et pendant qu'il agonise les deux

amants, si j'ose leur accorder ce nom, s'accouplent sous ses yeux.

Quant à l'art avec lequel cette histoire est contée, il est simpliste au premier chef. Il n'emploie guère comme procédé de description que l'énumération. « Et la pluie tombe. Tiède, torrentielle, diluvienne, en hordes lourdes, rapides, serrées, infatigables, irrésistibles, incessantes, elle tombe... » Ou encore : « Tintement de sonnaillles, chocs de pilons, cliquetis de sagaies, vomissements incoercibles, discrets ou clairs, chauds ou rauques, les coassements de toutes les sortes de crapauds et de toutes les espèces de grenouilles font yangba. » Et puis, la répétition, infatigable et monotone, qu'on rencontre presque à chaque ligne. « Partout des plantations. Partout des plaines, des plaines, des plaines et, au bout des plaines, la Déka... » En voulez-vous ? en voici : « ... les femmes en tapant les pieds, hurlent, hurlent. » « Tiens ! tiens ! tiens !... » songe Batouala.

Si encore ce livre nous apprenait véritablement quelque chose sur le pays et ses habitants ! Je ne parle pas de vision personnelle ; il n'y a de personnel dans *Batouala* que des inversions, mariées du reste avec une telle maladresse que certaines phrases ont des contorsions de sauvage. Mais, à défaut de vues originales, ce livre pourrait nous rendre la physionomie de l'Oubangui Chari où se passe l'action. Hélas ! en fait de couleur locale, M. René Maran n'a rien trouvé de mieux que de parsemer son récit de vocables indigènes avec une profusion qui n'aide pas à la clarté : « les li'nghas, les balafous et les komdiés lutèrent de frénésie. Les toucans ricanèrent sinistrement. » C'est tout et c'est peu. Si, du moins, on nous avait donné le sens de ces appellations, on pourrait comprendre. Mais ce ne serait, évidemment, pas assez nègre. Après les noms communs viennent les noms propres, dont M. René Maran, pour nous étonner sans doute, ne craint pas de faire abus : « .....et, au bout de ces plaines la Déka, qui se jette dans la Kandja. Car, entre temps, la Bamba s'est changée en Kandja, N'Gakoura sait après comment ! »

Nous sommes loin de l'art d'un Loti qui, lui aussi, a décrit des nègres dans le *Roman d'un Spahi*, et même le désert. Quelques lignes de lui en disent plus long sur l'âme noire que tout le volume de M. René Maran. Car, à le bien examiner, les nègres n'y sont pas plus dépeints que leur pays. L'auteur nous fait bien assister à quelques-unes de leurs cérémonies, notamment à une yangba et à une chasse. Mais, outre que nous ne « voyons » pas les scènes, car M. René